Document généré le 5 juin 2025 09:36

XYZ. La revue de la nouvelle

L'enjeu

Philippe Cohen

Numéro 55, automne 1998

URI : https://id.erudit.org/iderudit/4479ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Cohen, P. (1998). L'enjeu. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (55), 65–67.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1998

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

L'enjeu

Philippe Cohen

J'avais pour habitude de me rendre plusieurs soirs par semaine dans un café enfumé où planait une sorte d'ennui mêlé de mystère auxquels contribuait le jeu d'ombres et de lumières des ampoules jaunâtres qui distribuaient un éclairage parcimonieux. La dominante jaune était renforcée par les poutres ocre et les murs bruns. L'ensemble baignait dans une atmosphère d'irréalité accentuée par le glissement feutré des paisibles consommateurs. Les clients avaient pour habitude d'échanger leurs propos à voix basse. L'intérêt principal de ce local était qu'on y jouait aux échecs.

Un soir, je pris place en attendant un adversaire éventuel lorsque je remarquai, à quelques tables de la mienne, une jeune femme, jolie, élancée, vêtue d'une longue robe noire et dont la maigreur du visage me frappa. Il y flamboyait deux grands yeux anthracite. Une tristesse infinie se dégageait de ce regard.

Je m'enquis discrètement auprès de mes voisins de l'identité de cette jeune personne que je voyais pour la première fois. On me répondit que cela faisait quelques semaines qu'elle venait à intervalles plus ou moins réguliers, assise dans un coin en solitaire. Quelquefois, elle daignait jouer une partie d'échecs. On me déconseilla, toutefois, de tenter l'aventure. Mes voisins ajoutèrent :

— Il court des rumeurs mystérieuses sur son compte. Chaque fois que quelqu'un s'est mesuré à elle, il a disparu sans laisser de traces. Or, renchérirent-ils, c'étaient tous des fidèles habitués du Cercle.

Je ne me laissai pas impressionner par ce que je prenais pour des racontars. Ma curiosité était émoustillée, d'autant que les femmes qui jouent aux échecs sont rares. Je m'approchai de la

table où était assise cette jeune personne et lui demandai si elle acceptait de se mesurer à moi. Elle eut un sourire qui me rappela la tristesse de son regard et acquiesça.

Le sort lui octroya les blancs : avantage considérable, car il laisse l'initiative de l'ouverture. Le premier coup joué me déconcerta, car il n'appartenait à rien de ce que j'avais appris de la théorie des échecs. J'y répondis tant bien que mal après avoir pris un long temps de réflexion. Nous jouions à la pendule et j'avais perdu de précieuses minutes à contrer le coup d'ouverture.

Vous relater tous les aléas de cette partie serait trop fastidieux. Je me rendis compte que j'avais affaire à une adversaire coriace. Quand nous arrivâmes au milieu de la partie, il me restait vraiment très peu d'espoir de vaincre.

Nous avions convenu de jouer en une demi-heure, temps raisonnable pour conclure.

Je n'aime pas les parties rapides qu'on appelle « blitz » et cherche plutôt l'élégance du beau coup qu'à prouver une quelconque dextérité à retenir des parties théoriques.

Toujours est-il que j'étais en fort mauvaise posture et qu'impitoyablement la pendule comptait les minutes. J'avais pour ainsi dire épuisé le temps qui m'était imparti.

C'est à ce moment que la jeune femme m'adressa la parole :

— Tu joues avec la mort, me dit-elle.

Je crus avoir mal entendu ou à une plaisanterie de mauvais goût. Je lui fis répéter ce qu'elle venait de dire. Elle sourit tristement une fois encore et son visage prit le masque même de la camarde.

Cette fois, je fus convaincu et dis :

— Je suppose que l'enjeu de cette partie, c'est ma vie.

— Tu as deviné, dit-elle.

Son visage avait disparu. J'avais en face de moi le faciès de la Mort. Personne ne semblait faire attention à nous. J'étais probablement le seul à voir cette face de squelette. Le temps continuait de s'écouler. Je cherchais vainement à me concentrer, mais

un brouillard obscurcissait mon esprit. Je n'avais jamais joué pour un enjeu aussi considérable.

Mon affolement croissant me fit perdre la dame. Il restait à mon adversaire une tour, la reine et quelques pions. Ce qui était largement suffisant pour me mettre mat. Je n'avais plus qu'un roi et deux pions.

Méthodiquement, elle s'attaqua aux deux pions, dépouillant le roi de ses dernières protections. La victoire apparaissait certaine aussi bien à mon adversaire qu'à moi-même. Par le jeu de la dame et de la tour, elle m'accula à la ligne du fond mais, tellement assurée de son triomphe, au moment où l'irrémédiable allait se produire, elle déploya la dame de façon telle que mon roi se trouva en position de pat.

— Nul ! m'écriai-je.

— Ce n'est que partie remise ! persifla-t-elle en disparaissant.